

## **L'héritage de la Seconde Guerre mondiale**

---

Jean-Louis Margolin, Patrice Cosaert

L'aire pacifique a été remodelée au cours et surtout à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Sa configuration présente en est largement issue, à commencer par l'existence d'une démocratie à l'occidentale au Japon. En outre, deux, bientôt trois générations après la fin du conflit, celui-ci continue, bien plus qu'en Europe, à y distiller des poisons subtils dont les effets sur les sociétés et les États sont tenaces. Ces effets ont pu être longtemps différés, à l'image de bombes à retardement oubliées qui, un jour, explosent en un lieu et à un moment où l'on s'y attend le moins, à la suite d'une maladresse, d'un léger choc, d'une manipulation inopportune... L'ignorer, c'est se priver d'une clé importante pour la compréhension et l'évaluation des enjeux actuels et à venir dans la région.

Des très grandes guerres du XX<sup>e</sup> siècle, celle qui ravagea huit années durant l'Asie orientale et le Pacifique est assurément la plus négligée en Occident. L'explication en est simple : Chine et Australie mises à part, tous les belligérants côté Alliés éprouvèrent des pertes bien plus sévères face à l'Allemagne que face au Japon. Plusieurs métropoles alliées furent directement attaquées par l'Allemagne, ce qui (si l'on exclut la Chine) resta hors de portée du Japon qui ne put bombarder que Pearl Harbor à Hawaii et Darwin, au nord de l'Australie. En outre, depuis deux ou trois décennies, la centralité croissante de la Shoah dans l'historiographie de la Seconde Guerre mondiale marginalise encore davantage les événements de l'Asie-Pacifique. Les dimensions mêmes du conflit en Asie sont couramment ignorées en Occident. On n'y connaît généralement que la guerre du Pacifique, amorcée le 7 décembre 1941 (heure locale)<sup>1</sup> par l'attaque contre Pearl Harbor. Or, à cette date, la guerre sino-japonaise, commencée le 7 juillet 1937, en était au-delà de la moitié de sa durée totale. Les opérations décisives furent, certes, pour la plupart, menées par les Américains, mais les

---

1. On était déjà le 8 à Tôkyô, décalage horaire oblige.

soldats nippons furent plus nombreux à connaître les champs de bataille de la Chine que ceux du Pacifique. On se battit beaucoup également en Asie du Sud-Est continentale, en Birmanie particulièrement<sup>1</sup> ; mais là, ce furent les alliés de Washington qui menèrent la danse, à commencer par les Britanniques. Il faudrait donc parvenir à imposer, en France aussi, le terme de « guerre de l'Asie-Pacifique », adopté par la nouvelle école historique japonaise, et ne pas réduire le conflit à un affrontement singulier entre Japon et États-Unis.

Les historiens les plus sérieux estiment entre 370 et 440 millions le nombre des habitants des zones occupées par le Japon<sup>2</sup>, alors que l'Allemagne (sans ses alliés) n'en contrôla jamais plus de 225 millions<sup>3</sup>. Le nombre de morts de la guerre de l'Asie-Pacifique est nettement plus incertain. Werner Gruhl, auteur d'une des études les plus fouillées sur la question, l'a estimé à 27 millions, pour 36 millions dans le cas du théâtre européen-nord-africain<sup>4</sup>. Ces chiffres sont cependant très liés aux pertes de l'Union soviétique et de la Chine. Celles de la première ont à plusieurs reprises été révisées, à la hausse. Celles de la seconde font l'objet de désaccords encore plus importants. La seule donnée relativement fiable est celle de ses pertes militaires (guérillas communistes non comprises) : trois à quatre millions d'hommes, suivant qu'on retient les estimations chinoises ou japonaises<sup>5</sup>. Le nombre des victimes civiles est beaucoup plus incertain, tant du fait de l'extrême sous-administration de la Chine pré-communiste que pour une raison de fond : faut-il inclure les morts de faim des provinces touchées par la guerre, alors même que les famines y étaient souvent récurrentes, y compris en période de paix ? Cela explique que, dès les années 1946-1948, les pertes totales du pays aient été évaluées par l'ONU à 9 millions, par le gouvernement de Nankin à 15 millions<sup>6</sup>. Ce dernier chiffre est celui retenu par Gruhl ; il ne nous paraît pas invraisemblable. Mais,

- 
1. Les Japonais y connurent leur second plus grand désastre, après celui des Philippines.
  2. L'incertitude concerne surtout la Chine : les fronts fluctuèrent, les zones de guérilla échappant au contrôle nippon furent d'une ampleur considérable, et les personnes déplacées se comptèrent par dizaines de millions.
  3. Peter Duus, « Introduction », in Peter Duus, Ramon H. Myers & Mark R. Peattie (ed.), *The Japan Wartime Empire, 1931-1945*, Princeton, Princeton University Press, 1996, p. XIII ; Werner Gruhl, « The Great Asian-Pacific Crescent of Pain », in Peter Li (ed.), *Japanese war crimes: The search for justice*, New Brunswick/London, Transaction Publishers, 2003, p. 245.
  4. Gruhl, ch. cité, p. 244-257. D'autres auteurs, s'appuyant sur une réévaluation des pertes soviétiques, évaluent en moyenne les pertes du théâtre occidental à 42 millions. Cf. le site de Matthew White, <http://users.erols.com/mwhite28/warstat1.htm#Mao>.
  5. Jonathan D. Spence, *The Search of Modern China* (2<sup>e</sup> édition), New York/London, W.W. Norton, 1999, p. 435.
  6. John W. Dower, *War without mercy: Race and Power in the Pacific war*, New York, Pantheon, 1986, p. 295-296.

depuis le début des années 1980, les querelles mémorielles sino-japonaises ont conduit à deux réévaluations successives par Pékin : les décès chinois liés à la guerre sont passés à 24, puis à 35 millions, chiffre aujourd'hui officiel. Cela ferait de la Chine la principale victime de la Seconde Guerre mondiale dans son ensemble, et le théâtre asiatique deviendrait le plus meurtrier. On reste cependant plus que sceptique face à ces données peu justifiées.

Même en retenant les estimations qu'on aurait scrupule à qualifier de basses, la dissymétrie entre les pertes du Japon (trois millions) et celles de ses adversaires ou victimes (24 millions selon Gruhl) est très grande<sup>1</sup>. Cela provient certes de l'efficacité des troupes nippones face à l'armée chinoise, et de l'absence de combats terrestres dans les principales îles de l'archipel japonais. Mais, hors du Japon, la prépondérance écrasante des victimes civiles (20 millions sur 24) laisse entrevoir le type de guerre mené par Tôkyô. Quelque cinq millions de personnes auraient été assassinées, et le travail forcé aurait eu raison de deux millions de plus. Treize millions d'autres seraient mortes de faim ou de maladies induites par celle-ci<sup>2</sup>. Plus la guerre dura, plus les pertes se firent lourdes, surtout du fait de la généralisation de la sous-alimentation : environ cinq millions de civils des pays occupés périrent entre les derniers mois de 1944 et août 1945<sup>3</sup>. Le nombre hebdomadaire des décès de guerre (Japonais inclus) peut être évalué à 57 000 en 1942, à 97 000 en 1944, et à 149 000 en 1945<sup>4</sup>. Les deux bombes atomiques, si abominables fussent-elles, ne provoquèrent donc que des pertes équivalentes à celles d'une dizaine de jours de guerre. Horreurs et sauvagerie furent omniprésentes dans ce conflit...

L'expérience de la confrontation avec le Japon fut extrêmement diverse. La Chine et la Corée en tirent un bilan entièrement négatif, la première du fait de la concentration d'atrocités sur son sol, la seconde parce qu'elle y perdit (en 1910) son indépendance, recouvrée au travers de la défaite de l'empire, en 1945. Les pays anglo-saxons, principaux adversaires de l'armée impériale dans la guerre du Pacifique, jugent sans plus d'aménité son comportement. Cependant, n'ayant pas subi d'occupation, leurs populations générales ne conservèrent pas une hostilité durable au Japon, d'autant moins qu'elles avaient aussi été confrontées à l'Allemagne nazie. L'hostilité à l'empire du Soleil-Levant est beaucoup moins évidente à Taiwan et en Thaïlande. L'ancienne colonie a un contentieux plus lourd avec une « mère-patrie » chinoise souvent marâtre qu'avec un Japon

- 
1. Elle est analogue en Europe : sept millions de morts pour l'Allemagne et ses alliés, 29 pour leurs adversaires.
  2. Gruhl, ch. cité, p. 250-251.
  3. *Ibid.*, p. 253.
  4. Avec une marge d'erreur de 30 %, qui n'empêche pas le *trend* d'être très net – *ibid.*, p. 255.

aujourd'hui fort proche, géographiquement et économiquement parlant<sup>1</sup>. L'ancien royaume de Siam, seule nation d'Asie du Sud-Est à ne pas avoir été colonisée, fut l'allié fidèle, exploité économiquement mais comblé d'annexions aux dépens des colonies françaises et britanniques. Enfin, l'Asie du Sud-Est occupée offre toutes les nuances mémorielles possibles. Les Philippines, durement traitées, fortement résistantes, se considèrent rétrospectivement comme un allié plus que comme un sujet des États-Unis. Singapour, à forte majorité chinoise, partagea l'hostilité de la Chine envers le Japon. En Indonésie et en Malaisie, la mémoire est en quelque sorte fracturée : cassure socio-politique à Java, entre une classe moyenne nationaliste, installée au pouvoir par l'occupant, et des couches populaires horriblement exploitées ; cassure religieuse ailleurs dans l'archipel, les musulmans ayant souvent été favorisés par les Japonais aux dépens des chrétiens ; cassure ethnique en Malaisie, où certains Indiens crurent venue l'heure de la revanche contre le colonisateur, et où les Malais se satisfirent de la violente hostilité de l'occupant à l'encontre de la puissante minorité chinoise. Or, le maintien des tensions tant internes qu'internationales dans la région explique que nulle part ces divergences mémorielles n'aient été recouvertes par un nouveau sentiment de proximité. Certains se considèrent toujours comme des partenaires du Japon impérial<sup>2</sup>, d'autres comme ses adversaires, d'autres encore – les plus nombreux sans doute – comme ses victimes. De ce point de vue aussi la différence avec l'Europe est frappante.

Les effets politiques directs de la guerre sont relativement bien connus. Ils ont largement modelé la sphère pacifique et sont en grande partie responsables de sa configuration présente : accélération de la décolonisation de l'Asie du Sud-Est et, à la suite de celle-ci, constitution des États qui la composent encore aujourd'hui<sup>3</sup>, résurrection de la Corée et son partage en deux États antagonistes qui commencèrent par s'affronter très durement de 1950 à 1953 avant de devenir,

- 
1. Yonakuni-jima, l'île la plus occidentale de l'archipel japonais des Ryūkyū, n'est qu'à moins de cent kilomètres du port taiwanais de Suao.
  2. Ainsi de l'ancien (et toujours actif) Premier ministre malaisien, Mahathir bin Mohamed, auteur avec le gouverneur de Tôkyô, l'ultra-nationaliste Ishihara Shintaro, d'une *Asie qui peut dire non* (en japonais) : on y retrouve tous les thèmes anti-occidentaux et anti-chrétiens de la propagande nippone de temps de guerre, qui sur ce point rejoint l'islam radical contemporain. Est-il étonnant que, sous Mahathir, les autorités malaisiennes n'aient jamais rien commémoré de la Seconde Guerre mondiale ? Pourtant, des centaines de milliers de Malaisiens périrent massacrés, épuisés au travail ou affamés.
  3. L'année 1945 signe bien moins qu'on ne le dit souvent « l'arrêt de mort de la colonisation ». Le désengagement des métropoles avait commencé avant guerre aux Philippines et en Birmanie. La décolonisation du Viêt Nam, de la Malaisie et de Singapour attendra encore une décennie ou plus. Surtout, la victoire finale des forces anticolonialistes dépendra beaucoup de l'affaiblissement *global* des puissances européennes (et bien sûr du Japon) face à des États-Unis opposés à la colonisation, et face à un bloc communiste nettement à l'offensive, après la victoire de Mao en Chine en 1949.

avec Berlin, l'abcès de fixation le plus constant de la guerre froide dans le monde, démilitarisation du Japon mais permanence de son litige territorial avec la Russie<sup>1</sup>, omniprésence des États-Unis enfin. Dans une large mesure, c'est également à la suite des bouleversements induits en Chine par la Seconde Guerre mondiale que la Révolution a pu y triompher en 1949 sur le continent alors que dans l'île de Taiwan, qui venait à peine de faire retour à la mère-patrie après cinquante années de présence japonaise, se mettait durablement en place une entité séparée, politiquement indépendante, la *République de Chine à Taiwan*.

Certes, depuis 1945, la présence américaine, tant économique que militaire, s'est amoindrie, d'abord en raison de la victoire des communistes chinois puis Vietnamiens sur le continent, mais aussi du fait de la reconstitution de la puissance économique et financière du Japon, elle-même avant-garde d'un processus de développement global qui englobe aujourd'hui la plupart des composantes de la région. Cependant, les États-Unis ont durablement gardé le contrôle des espaces océaniques perdus par le Japon, quand bien même les archipels qui s'y trouvent ont accédé à une indépendance au moins nominale, sinon purement formelle (Palau en 1981, Mariannes du Nord en 1990, îles Marshall en 1990, Fédération de Micronésie en 1986). Rappelons que les États-Unis, en plus des îles Hawaii annexées dès 1898 et qui constituent le cinquantième État de l'Union depuis 1959, administrent toujours l'île de Guam et les Samoa américaines acquises tout à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle... Ce sont du reste les atolls de Bikini et d'Eniwetok, dans les îles Marshall, qui furent utilisés par les Américains pour effectuer des essais nucléaires jusqu'aux années soixante (66 essais<sup>2</sup>!). La présence militaire américaine se perpétue sur le territoire même du Japon avec le maintien à Okinawa (dans les îles Ryûkyû). de la principale base américaine de la région Asie-Pacifique. Enfin, le Japon continue de s'abriter sous le parapluie nucléaire américain<sup>3</sup> puisqu'il a renoncé à l'usage de l'arme nucléaire et même à la disposition d'une armée au sens strict du terme pour se contenter de forces dites d'autodéfense. Celles-ci sont aujourd'hui tout sauf négligeables, mais leur capacité de projection est faible.

- 
1. À l'issue de la guerre, l'URSS a récupéré le sud de l'île Sakhaline et l'ensemble des îles Kouriles, que le Japon lui avait enlevé en 1905 par le traité de Portsmouth. Le Japon considère cependant que les Kouriles du Sud (qu'il nomme « territoires du Nord ») ne font pas historiquement partie de l'archipel des Kouriles. En dépit de leur rétablissement au niveau diplomatique en octobre 1956, les relations entre les deux pays demeurent empoisonnées par ce contentieux.
  2. Auparavant, l'armée américaine avait déplacé tous les habitants des deux atolls, puis y avait construit une base navale. Beaucoup de Marshallais souffrirent des niveaux élevés de rayonnement radioactifs et les réclamations de dédommagements se poursuivent encore aujourd'hui...
  3. Au terme du traité de sécurité conclu en 1951 par le Japon et les États-Unis, et renouvelé depuis.

Les effets indirects de la guerre sont moins bien perçus. Pourtant, bon nombre des tensions et conflits les plus récurrents en Asie orientale peuvent être attribués, en partie au moins, à l'occupation nipponne ou à ses séquelles. Il s'agit d'abord de deux des menaces les plus sérieuses pour la paix mondiale, qui trouvent leur origine dans une décolonisation brusquée par la défaite japonaise, et mal gérée ensuite : la division de la péninsule coréenne d'une part, le désaccord identitaire fondamental qui continue à opposer la Chine à Taiwan d'autre part. Il s'agit aussi de tous ces conflits qui agitent périodiquement avec plus ou moins d'intensité divers territoires de l'Asie du Sud-Est. Dans cette région, l'occupant joua sans vergogne des divisions ethniques ou religieuses, transformant les antagonismes en rivalités et en haines : les relations entre Birmans et Karens, entre Malais et Chinois, entre chrétiens et musulmans dans certaines régions d'Indonésie, s'en virent durablement perturbées. Plus largement encore, le modèle militariste, nationaliste et autoritaire offert par le Japon des années 1940 influença, peu ou prou, la plupart des régimes (y compris communistes) d'après-guerre, et ce fréquemment jusque dans les années 1980. La liste est longue des collaborateurs enthousiastes du Japon militariste qui jouèrent un rôle central, des décennies durant : l'Indonésien Sukarno, le Thaïlandais Pibulsonggram, le Birman Ne Win, le Sud-Coréen Park Chung-hee, le Singapourien Lee Kuan Yew... En ce sens, les « années Japon » sont indispensables à la compréhension de l'évolution de l'Asie orientale d'après 1945.

Le souvenir plus ou moins vif que conservent les survivants et leurs descendants directs de la « guerre de l'Asie-Pacifique », et surtout la place de celle-ci dans la mémoire collective, conditionnent également, aujourd'hui encore, les mentalités et les comportements des individus comme ceux des pouvoirs en place. Si l'Occident, Australie mise à part, a choisi une certaine amnésie, il n'en va pas de même chez plusieurs des anciennes victimes asiatiques du Japon. On est même tenté de parler d'hypermnésie, en tout cas pour la Chine et la Corée du Sud de ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, où des causes telles que le massacre de Nankin<sup>1</sup> ou la prostitution forcée<sup>2</sup> enflamment les opinions, et parfois les foules.

- 
1. Massacre en masse de prisonniers de guerre et de civils perpétré par l'armée japonaise lors de son entrée dans la ville, alors capitale de la Chine, en décembre 1937. Il fut considéré dès le procès de Tôkyô (1946-1948) comme l'un des crimes majeurs du Japon. C'est sur lui que s'est focalisé, au cours de ces dernières années, le débat international concernant les atrocités japonaises.
  2. Avec le massacre de Nankin, les *comfort women* (en japonais *ianfu*, littéralement femmes de réconfort ou de consolation), c'est-à-dire les femmes contraintes à se prostituer avec les militaires, sont aujourd'hui le méfait du Japon en guerre le plus dénoncé, en particulier en Corée du Sud où ce drame est devenu une grande cause nationale.

L'insuffisante reconnaissance par le Japon de ses crimes passés<sup>1</sup> aux yeux de l'opinion publique et de responsables politiques de certains pays asiatiques, provoque bien souvent des réactions virulentes de la part de ses voisins les plus proches. C'est ainsi que les relations diplomatiques entre Pékin et Tôkyô, officiellement normalisées en 1972, purent être qualifiées de « glaciales » de 2001 à 2006 par de nombreux observateurs, à la suite des visites de Junichiro Koizumi, Premier ministre d'avril 2001 à septembre 2006, au sanctuaire Yasukuni dédié depuis l'ère Meiji aux âmes – divinisées – des soldats morts pour la patrie. Ces visites répétées firent en effet l'objet de controverses, principalement en Chine et en Corée où elles ont été qualifiées de « provocations », car les noms de militaires jugés et condamnés à mort comme criminels de guerre par les tribunaux alliés à l'issue du conflit figurent toujours dans les registres de ce sanctuaire.

Si la mémoire de la guerre n'a généralement pas changé de nature, elle a, suivant les pays, varié en intensité. Sur ce plan, la ligne de fracture se situe entre Asie du Sud-Est et Asie du Nord-Est. Dans la première, le caractère plus bref et généralement moins violent de la présence japonaise, ainsi que l'absence aujourd'hui de tout contentieux direct avec le Japon rendent compte d'une tendance durable à l'apaisement. Que la mémoire nationale y soit fréquemment multiple constitue un facteur supplémentaire de prudence : ces États, tous issus de la colonisation à l'exception de la Thaïlande, n'entendent pas accroître les risques d'affrontements civils. Par contre, en Chine et dans les Corées, les causes de friction économiques, stratégiques et territoriales avec l'archipel sont nombreuses. Les régimes de ces États, issus de la lutte contre l'Empire japonais<sup>2</sup>, tendent d'autant plus, aujourd'hui, à se référer au passé que leurs autres grandes sources de légitimité (le communisme en Chine et en Corée du Nord, la réussite industrielle en Corée du Sud) ont été profondément remises en cause ces dernières années. On peut dès lors comprendre la virulence des manifestations antijaponaises qui ont secoué la Chine en 2005, l'opinion urbaine

- 
1. Notamment dans quelques manuels scolaires d'histoire dont la publication est financée par l'extrême droite japonaise!
  2. Lorsque la Corée s'est retrouvée partagée en deux, le pouvoir a été accaparé, au Sud, avec le soutien des Américains, par des anciens propriétaires terriens de la période coloniale, par des adeptes des églises chrétiennes américaines et même par un ancien de l'armée japonaise, le général Park Chung-hee qui imposa une présidence autoritaire (pour ne pas dire dictatoriale) de 1963 à 1979. C'est lui qui normalisa les relations avec le Japon en 1965 et permit l'arrivée de capitaux japonais dans le pays en renonçant aux réparations de guerre. Hypocritement, les échanges culturels avec le Japon étaient alors interdits et il fallut attendre l'instauration de la démocratie avec l'élection en 1997 de Kim Dae-jung pourtant bien moins systématiquement aligné sur la politique américaine (et donc japonaise) que ses prédécesseurs, pour que déferlent librement sur la Corée du Sud les produits culturels japonais (films, chansons, mangas...) les plus populaires...

y débordant parfois les consignes gouvernementales. Nous pouvons également interpréter ainsi l'étrange loi dite « anti-collabos » votée par le Parlement de Séoul la même année, législation qui prétendait pour la première fois dénoncer ou poursuivre les cadres coréens de l'ère coloniale, évidemment morts ou agonisants. Le parti alors au pouvoir – significativement dénommé *Uri* (« Nous ») – a en effet encouragé la constitution de « listes noires », diffusées sur Internet : elles étendaient même l'opprobre aux descendants des « traîtres », comme par hasard souvent membres de l'opposition. La ligne de fracture entre Asie du Sud-Est et Asie du Nord-Est se retrouve aussi au niveau des processus en cours d'intégration régionale : c'est paradoxalement là où la présence japonaise fut la moins durable et la moins profonde, en Asie du Sud-Est, que se développent le plus divers processus de coopération et même d'intégration avec la création de l'ASEAN, alors que l'Asie du Nord-Est, où le Japon imposa durablement son hégémonie politique, économique et culturelle, demeure cloisonnée en États fermés sinon hostiles (Delissen 2004).

La mémoire est conditionnée par ses usages politiques. Ceux-ci sont inégalement puissants suivant les pays, et ils varient de nature suivant le lieu et le moment. Cela rend compte d'un certain nombre de faits étranges. Comment, par exemple, expliquer que la mémoire de la présence japonaise soit si brûlante en Corée, et si ténue, ainsi que pas forcément négative en Indonésie, alors qu'objectivement celle-ci en souffrit beaucoup plus que celle-là ? Simplement parce que la Corée défendit et construisit son idée nationale *contre* le Japon, alors que l'Indonésie la fit éclore *avec* lui. À l'inverse, la Corée et Taiwan eurent des histoires coloniales comparables, même si le travail forcé et la prostitution militaire furent davantage répandus dans la première. Or, aujourd'hui, les nationalistes radicaux y développent des images de l'Empire exactement inverses : leurs alliances et leurs oppositions d'aujourd'hui déterminent leur vision du passé. La Chine, de manière plus cynique, a fait des horreurs de la guerre qu'elle a subie une rente de situation permanente, qui lui a déjà valu nombre de succès politiques et d'avantages économiques.